

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1934

Discours prononcé par M. Emmanuel PELLERAY, Président de l'Association des Anciens Elèves du Lycée Buffon

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Camarades,

M. le Proviseur m'a fait le grand honneur de me proposer au choix de M. le Ministre de l'Education Nationale pour présider cette cérémonie.

Cet honneur ne s'adresse évidemment pas à ma personne qui en serait indigne. Il vise le Président de l'Association Amicale des Anciens Elèves du Lycée, investi temporairement de la confiance de ses camarades.

Aussi est-ce notre Association tout entière qui se montre reconnaissante à M. Orange de son geste et qui lui en exprime, par ma voix, toute sa gratitude.

Ne voyez donc pas en moi, mes chers camarades, que l'un de vos anciens, revenu pour quelques instants parmi vous et qui, se souvenant du passé, n'usera que le plus brièvement possible de son privilège occasionnel.

Bientôt, les plus grands d'entre vous quitteront cette maison, qui nous aura été commune.

Vous y avez d'excellents camarades. Les années passées côte à côte ont tissé et éprouvé les liens qui vous unissent. C'est dans la jeunesse, et dans la guerre – mais n'en parlons point, - que se forment les solides amitiés. Plus tard, on acquiert simplement des connaissances.

Après vous être rencontrés presque quotidiennement, vous allez suivre désormais, pour la plupart, des voies divergentes. Sans doute, vous chercherez à vous rapprocher, à vous revoir.

Venez à nous. Par son essence même, l'Association des Anciens Elèves est l'organe qui provoquera et entretiendra les contacts que vous souhaitez.

Notre groupement est un centre de relations amicales, plus qu'amicales, affectueuses, où nous pratiquons – le mot vous paraîtra peut-être un peu gros, mais il répond cependant à la chose – le culte du souvenir. Et nous y sacrifions d'autant plus aisément qu'une même empreinte nous pénètre, qu'une étroite affinité nous rassemble.

Nous nous efforçons aussi d'y faire œuvre utile et de mettre en action ces vertus modestes : l'entraide et la solidarité. A cet égard, notre joie est grande de voir que, dans les moments difficiles, comme ceux que nous traversons, encore que nos moyens soient assez limités, notre œuvre peut être bienfaisante.

De même qu'on retourne volontiers aux lieux qui nous ont vu naître ou grandir, de même, croyez-moi, vous reviendrez toujours avec émotion vers notre cher Lycée. Si austère qu'en soit la vision, elle est gravée dans vos cœurs et hantera vos mémoires d'hommes lorsque celles-ci se reporteront au temps de votre jeunesse.

Vous en donnerai-je un témoignage ? Depuis qu'existe notre Association, elle a organisé les manifestations les plus variées : dîners, matinées, bals, excursions, etc... Nous les avons à peu près essayées toutes, avec plus ou moins de bonheur, du reste.

Mais celle dont le succès s'est particulièrement affirmé et qui ne se dément pas, c'est le banquet qu'annuellement nous donnons ... dans le réfectoire de notre vieux Lycée. Il est bien un peu sévère, cependant, mais le succès est là et, pour expliquer cette faveur et cette fidélité, peut-être convient-il d'évoquer les vers du poète :

*« Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ? »*

Venez à nous dès votre sortie du Lycée. Ne laissez pas se rompre ou se distendre le lien que vous avez contracté avec lui. Vous vous en félicitez dès maintenant et, plus tard, vous vous en réjouirez encore plus qu'aujourd'hui.

Parmi toutes les fibres qui nous attachent au monde extérieur avec une force que nous ne soupçonnons pas toujours, il n'en est pas de plus puissantes que celles qui nous relient à nos jeunes années.

Un établissement comme le vôtre pourrait-il vraiment n'être qu'un simple lieu de passage ? Des générations entreraient, sortiraient, comme d'une sorte d'hôtel de l'esprit, sans laisser de traces ? Non, notre Lycée est un foyer où sans cesse se forment, se fondent, prennent conscience d'elles-mêmes, de nouvelles individualités. C'est une grande famille spirituelle en gestation continue.

Cette âme, que Lamartine était tenté d'attribuer aux choses, l'âme de notre Lycée, ne la sentons-nous pas flotter parmi ces salles, ces cours, ; qui nous sont restées si familières ? A moins que ce ne soit un peu de la nôtre que chacun d'entre nous y a laissée.

Mais qu'importe ! Le fait est que tout cela nous est cher, que tout cela constitue un patrimoine que nous aimons, que nous goûtons en commun.

C'est le devoir de notre Association de contribuer à sa garde, de maintenir entre tous la cohésion, de conserver les traditions, d'entretenir la flamme. Notre Lycée n'est pas plus une suite de promotions scolaires que l'histoire n'est une simple chronologie.

L'histoire ! Nous venons d'entendre réfuter victorieusement le procès que d'aucuns lui intentent. Votre distingué professeur, M. Tersen, l'a fait dans des termes d'autant plus éloquentes et convaincants qu'il est orfèvre.

Si certains la dénigrent, lui retirent toute valeur, la jugent même pernicieuse, c'est sans doute qu'ils la considèrent comme une froide relation, une sèche technique, sans rapport avec les idées et les activités humaines. Sans doute sont-ils tout près de lui appliquer la maxime de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Or, l'histoire s'exerce à la fois sur l'esprit et sur la vie, sur l'homme et sur la cité. Elle se combine avec les sentiments, les passions, les jugements. Elle enregistre une suite d'actions et de réactions. Elle unit le passé au présent, la pensée et la réalité. Et son étude se traduit pour nous par d'incontestables bénéfices.

Est-ce à dire que cette étude nous assurera un jour la connaissance de quelques principes immuables régissant la marche de l'humanité et la forme du Monde ? Loin de nous un tel fatalisme. Cependant les nouveaux progrès de notre société peuvent bien dépendre, dans une certaine mesure, de nos investigations dans les temps révolus.

Mais l'Histoire est entachée d'erreur ! Comme toutes les œuvres humaines, celle-ci est imparfaite et ne nous offre qu'une vérité approchée. Est-ce là une raison suffisante pour la récuser tout entière ? La relativité n'est-elle pas notre loi et ne serait-ce pas toute la vie, dans ces conditions, qu'il faudrait récuser ?

Il n'empêche qu'à sa lumière, les événements récents prennent bien souvent leur véritable caractère et acquièrent une autre signification. Toute faillible qu'elle soit, l'Histoire n'en aide pas moins à discerner la vérité et la justice et ses jugements sont l'un des fondements de la morale des peuples. Plus simplement, on ne conçoit pas comment, sans elle, former le plus humble citoyen.

Nous sommes accoutumés à notre existence sociale, politique, matérielle, au point que, si l'on ne provoquait notre réflexion, nous songerions rarement à la façon dont elle s'est constituée, aux apports successifs dont elle est le fruit, aux sacrifices demandés par certaines conquêtes, aux efforts dépensés pour élever notre dignité.

Et notre pays, croit-on qu'on puisse être un Français complet - disons même un Français moyen - sans connaître la place qu'il a tenue et qu'il tient encore dans le monde ?

La variété de ses ressources, la grandeur de son génie ont beau être patentes, les générations successives les ignoreraient si on ne les leur enseignait, si on ne leur donnait le sentiment de cette richesse en souhaitant qu'elles pensent comme ce pâtre pyrénéen, revenu de la guerre et chantée par Rostand : « Je ne le savais pas que la France c'était tant de choses ».

Le passé instruit le présent. L'expérience permet d'améliorer les règles de vie. Ainsi l'Histoire assure « la continuité sociale » et, selon la forte parole de l'éminent historien, M. Gabriel Hanotaux, si justement citée par M. Tersen.

On n'apprend pas uniquement l'Histoire pour l'Histoire, encore qu'elle se montre souvent passionnante comme un roman, mais aussi pour la valeur d'enseignement, la puissance éducative qu'elle porte en elle.

De toute manière, son étude n'est pas d'une abstraction si élevée, d'une philosophie si transcendante, qu'elle ne doive utilement s'adresser et profiter qu'à une élite.

Sans doute l'Histoire a ses degrés, mais elle a sa place marquée dans tous les ordres de l'enseignement.

Mais si l'Histoire est fertile en enseignements, les exemples ne sont pas toujours suivis, les leçons sont parfois oubliées. Vous ne m'en voudrez pas de terminer par quelques conseils.

C'est un fait que la jeunesse d'après-guerre est, beaucoup plus que celle qui l'a précédée, allante, sportive, qu'elle a le goût du risque et de l'aventure. Elle a acquis, dans la pratique des exercices physiques, plus d'assurance, de foi en elle-même, avec un sentiment plus vif de l'action.

Et cependant, aujourd'hui, elle est inquiète. Dans un monde tourmenté, qui ne retrouve pas son équilibre et où l'incertitude continue de régner, la jeunesse est inquiète pour son avenir. Au sortir des années d'adolescence et d'étude, elle éprouve de réelles difficultés à trouver l'emploi de ses facultés et de ses forces. Cet accueil maussade qu'elle rencontre au seuil de la vie, elle est naturellement tentée d'en faire grief à la société actuelle. De là à songer à la modifier, il n'y a qu'un pas, qu'on la sent prête à franchir.

Qu'elle n'oublie jamais, dans ses conjonctures, le grand héritage que lui ont légué les hommes de la Révolution française, la somme des libertés dont, avec la conquête, ils nous ont assuré la jouissance et qui ont fait la grandeur du monde moderne. Ces droits naturels et imprescriptibles, comme les appelait l'Assemblée Nationale de 1789 : liberté individuelle, liberté de penser, d'écrire, de croire, de se réunir, constituent, avec la tolérance, qui en est le corollaire, notre bien le plus précieux.

Vous en parlerais-je, si je ne les sentais dans un certain péril ?

Que votre esprit critique s'éveille et se demande un instant ce qu'il adviendrait de notre situation, de notre vie, de notre avenir, si nous étions, je ne dis pas totalement privés d'elles, mais simplement restreints dans le libre exercice que nous sommes accoutumés d'en pratiquer ?

Par ailleurs, ce n'est que dans la liberté que nos facultés peuvent se développer dans toute leur plénitude. Ces qualités maîtresses : l'intelligence, l'initiative, la volonté, ont besoin d'elle pour s'épanouir. Sans elle, l'esprit d'entreprise se ralentit, le goût du risque s'étiole, le courage devant l'effort s'amollit. La société, qui en est la victime, suit alors le chemin de la décadence et de la ruine.

Et puis, croyez-moi, les erreurs, les excès engendrés par la liberté ne causeront jamais des maux aussi grands que ceux provoqués par la contrainte.

Aimez la liberté, mes chers camarades, aimez-la pour vous-même et respectez-la chez autrui. Gardez au cœur la passion que nos pères lui ont portée, et dont l'Histoire, depuis un siècle et demi, nous donne justement tant de preuves.

Et puis, aimez aussi votre pays.

« Le premier, le principal devoir de l'homme et du citoyen est d'aimer, d'honorer, de servir sa Patrie. C'est l'obligation impérieuse pour le Français de notre siècle, héritier d'un long passé de gloire, placé en face d'un présent troublé, d'un avenir incertain.

À l'heure critique de la vie nationale où nous sommes arrivés, le patriotisme est la vertu essentielle.

Qui n'en est pas pénétré jusqu'aux moëllles, jusqu'au plus profond de sa pensée et de son cœur est un mauvais citoyen, un fils indigne de la grande race dont il est issu. »

Ces lignes ne sont pas de moi. Elles émanent d'un homme qui fut parmi les plus grands, parmi les meilleurs serviteurs de notre pays : Paul Doumer. Elles remontent à vingt-huit années et, cependant, ne le croirait-on pas écrites sous l'empire des préoccupations du moment,

Car, si la jeunesse est inquiète pour son avenir, la nation n'est pas loin de l'être pour sa sécurité. Les sacrifices d'il y a vingt ans n'ont pas été vains, puisqu'ils ont sauvé notre indépendance. Il semble, toutefois, qu'ils n'aient pas suffi à nous garantir contre un retour éventuel de l'agresseur.

Les mêmes grands devoirs que les hommes de ma génération ont eu à remplir, il se peut que vous ayez à les envisager un jour. Je ne doute pas que ce soit avec le même cœur.

Il dépend de vous, mes chers amis, que l'âme nationale demeure inaltérée, qu'ayant conservé le culte du passé, elle soit toujours prête aux sacrifices exigés par la Patrie.

Théodore Roosevelt a dit un jour : « Une nation dont les hommes craindraient la guerre et dont les femmes redouteraient la maternité seraient une nation pourrie jusqu'au fond du cœur. »

La France ne sera jamais cette nation-là.

Servons notre pays. Nous le pouvons d'autant mieux que nous servirons l'humanité tout à la fois. Ne s'est-il pas toujours fait le champion des idées et des principes qui peuvent le plus justement aider au bonheur de tous les hommes ? Il a donné trop de gages au beau rêve de la fraternité humaine pour qu'on l'accuse jamais de s'être dérobé à sa réalisation.

« Par l'unité du caractère national, par la configuration géographique, par la souveraine clarté de la langue, par la lente accumulation des souvenirs, par le libre gouvernement d'elle-même, la France, a dit M. Raymond Poincaré, est, dans la plus complète acceptation du terme, une Patrie, une association formée et maintenue par la solidarité de la gloire et de la souffrance, un être moral vivant d'une vie propre dans la vie générale de l'humanité. Aimons-la et servons-la, c'est de France maternelle, comme elle mérite d'être aimée, comme elle mérite d'être servie. »

Ces conseils, nous les recevions tels déjà de nos maîtres, au temps où nous avions votre âge. Si leur opportunité demeure, c'est malheureusement que les conquêtes morales de l'homme sont lentes, plus lentes que les progrès matériels, et sujettes à des retours en arrière. Mais vous aurez à cœur de travailler à les faire avancer.

De nos mains, vous ne tarderez pas à recueillir le flambeau. Pour le bien tenir, à l'égal de vos anciens, suivez le conseil de M. Tersen, votre aimé professeur : apprenez et méditez l'histoire.

Emmanuel PELLERAY

(1878-1952)

Administrateur à l'Assemblée Nationale

Spécialiste de l'Outremer français

Président de l'Association des Anciens Elèves de Buffon (1933-1945)